Document généré le 27 mai 2025 20:25

XYZ. La revue de la nouvelle

Mazìn taïno

Bertrand Bergeron

Numéro 26, été–mai 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3488ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bergeron, B. (1991). Mazìn taïno. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (26), 7–12.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Mazìn taïno

Bertrand Bergeron

Il est vrai qu'à cette époque, je m'ennuyais plutôt, comme cela se produit lorsque votre travail vous amène un certain temps dans une autre ville, loin du cercle rassurant des amis et connaissances, loin du bavardage sympathique qui donne l'illusion réconfortante d'être quelque part. Lorsqu'on est subitement déporté dans une ville autre, on reçoit vite comme une morsure légère mais durable, cette sensation de se trouver en rupture avec tout.

On conçoit les moments comme des blocs, des morceaux d'un poids inégal, ce qui gêne dans la mesure où justement, ce sont les temps libres qui pèsent. Les soirées, la pause midi et même, pour le lève-tôt, l'attente matinale avant le travail, on les sent venir avec une certaine appréhension. On ne sait trop où aller, pourquoi se balader là plutôt qu'ailleurs, pourquoi déjeuner à cette terrasse-ci ou prendre un verre dans ce café. Il ne se trouve plus rien pour vous arrimer à quelque chose. Aucun choix, dans une ville aussi tranquille, paisible et affairée que celle-ci, aucun choix ne parvient plus à confirmer quoi que ce soit, par exemple votre flair à dénicher un lieu ou un moment porteur d'appartenance. Rien, dans le côtoiement de gens sympathiques et apparemment organisés, rien ne parvient à laisser des indices de votre présence, à vous donner un poids dans l'enchevêtrement des lieux et des regards. Les heures de loisirs, en particulier, se succèdent dans une sorte d'insignifiance qui efface au fur et à mesure toute trace de votre passage. Vous êtes un élément mobile dans un décor sans bornes.

À cette époque, je ressentais avec acuité cette impression d'étale dans le temps, dans les lieux, d'équivalence entre tous ceux qu'on croise sans les connaître. Même dans ces moments où je me rendais au musée *Images de notre temps*, un lieu trouvé par hasard, une découverte bien légère pour qui ne s'est jamais trouvé d'aptitude contemplative. Mais l'entrée du musée était libre, et y circuler à l'heure du déjeuner me semblait préférable à un trajet aléatoire au travers de passants sans regard.

Comme les œuvres abstraites ne provoquent chez moi aucune transe mystique, que je n'ai pas de talent pour lire, dans les taches

d'une toile ou dans des droites monochromes l'avenir de l'humanité ou le destin trouble d'une planète menacée, l'ensemble des œuvres, d'une salle d'exposition à l'autre, d'une collection à une autre, me laissait indifférent, me renvoyait à moi-même, à mes lacunes.

J'ai mis quelques visites au musée avant de remarquer une toile, figurative celle-là, et qui, suspendue à un simple mur de couloir, faisait tout aussi incongru que ma propre présence en ces lieux. Je m'approchai distraitement du tableau. C'est alors que le phénomène se produisit. Pour la première fois. Sans que j'en prenne vraiment conscience. Un peu comme lorsqu'on se trouve dans un centre commercial, sourd à tout bruit toute voix et, plus encore, à la musique en conserve qu'on y diffuse, et que comme ça, intérieurement, sans qu'on le veuille, vous viennent à l'esprit les premières mesures de la *Pastorale* de Beethoven. Seulement là, au musée, devant le tableau du couloir, ce ne furent pas les premières mesures de la *Sixième* qui me vinrent à l'esprit, mais, avec le timbre rauque d'une voix de femme, des paroles, *i iéqué desderado mazìn taïno péquiné* puis *iéqué iéqué péquiné pichita mané*, ces paroles inconnues dans une langue étrangère, *i iéqué desderado mazìn taïno péquiné*, alors que devant moi, sur la toile, le visage d'une femme à lourde chevelure foncée regardait ailleurs, ostensiblement ailleurs, distraite ou plutôt attirée par quelque chose situé hors du cadre de la toile. Tout cela — le tableau figuratif, ma présence au musée, ces paroles qui me venaient à l'esprit sitôt que mon regard se posait sur la toile —, tout cela était incongru, absurde, un peu dérangeant.

Car autant je disposais d'une entière liberté quant à ma manière d'occuper la période du déjeuner, autant je pris sans trop m'en rendre compte l'habitude de passer ce moment de la journée au musée, quitte à casser la croûte à la cafeteria. J'entrais, je me dirigeais vers le couloir, je m'arrêtais devant le tableau et, incompréhensiblement mêlée à ce visage de femme, cheveux lourds yeux verts, regard absent ou pris par autre chose d'étanche aux yeux de l'observateur, cette voix rauque me venait à l'esprit, *i iéqué desderado mazìn taïno péquiné*, et cette évidence qu'il me faudrait malgré tout manger un morceau à la cafeteria du musée.

Avec les semaines, j'en vins d'ailleurs à cette certitude pour le moins étonnante: que les clients du musée, ceux qu'on trouve

devant les toiles ici et là et qui observent en silence, ces clients changent tous les jours, on ne les croise jamais une seconde fois, on n'en reconnaîtra aucun le lendemain ou les jours suivants. Mais cette certitude était également accompagnée d'une autre, tout aussi solide: que les dîneurs de la cafeteria, peu nombreux, étaient des habitués. On les reconnaissait, on les saluait discrètement, c'étaient toujours les mêmes. Et pourtant, il ne m'arrivait pas de croiser l'un ou l'autre dans les salles mêmes du musée, soit devant une toile, soit en train de circuler à travers une exposition. D'habitude, ils ne s'adressaient pas la parole, ils mangeaient seuls, en silence. Aussi, le jour où cette femme s'est approchée de ma table, qu'elle est venue, plateau à la main, me demander si elle pouvait se joindre à moi, j'ai été si étonné que je n'ai rien trouvé à lui répondre, sinon *oui, bien sûr, asseyez-vous.*

Chaque midi qui a suivi, cette scène s'est répétée dans le détail, y compris mon étonnement qu'elle cherche, cette fois encore, à se joindre à moi, à manger en face de moi, et mon embarras à ne trouver rien de mieux à répondre, au moment où elle me demandait l'autorisation de s'asseoir, que *oui, bien sûr, asseyez-vous.*

Sauf qu'avec le temps, sans que rien de familier ne se tisse entre nous, sans qu'aucune complicité aucune connivence ne s'installe, nous avons fini par quitter notre méfiance initiale. J'ai appris d'elle que la peinture l'indifférait, qu'elle venait ici exclusivement pour l'exposition Colville et encore, qu'elle n'attachait d'importance qu'à trois tableaux, des paysages champêtres à chevaux, des œuvres qui m'étaient passées inaperçues. J'ai su également que chaque jour, au moment de décider si, cette fois encore, elle se rendrait au musée, elle se maintenait finalement dans cette habitude tout en s'en voulant d'y avoir cédé une fois la visite accomplie, l'heure du dîner passée.

C'était bien peu, mais beaucoup pour des étrangers qui ne s'étaient pas embarrassés de demander à l'autre son prénom. Cela suffisait pour qu'un jour, dans un moment d'audace, j'ose lui poser la question que je retenais depuis quelque temps.

— Quand vous regardez les tableaux de Colville, vous arrive-t-il d'entendre intérieurement comme un appel, des voix par exemple, qui vous parleraient dans une langue étrangère ?

Elle n'a pas ri, n'a pas même souri, n'a semblé en rien choquée ni étonnée par cette question. Elle a pris son temps avant de répondre.

— D'une certaine manière, oui.

Et puis elle a hésité.

— Ce ne sont pas des voix que j'entends. Quand je regarde les toiles de Colville... c'est de la musique qui me vient à l'esprit. Et j'en suis un peu gênée.

— Pourquoi ?

— Devant Colville, on peut s'imaginer entendre Schönberg ou Bartók, Glass à la rigueur. Moi, me viennent tout bonnement les premières mesures de la *Pastorale*. Un peu banal, quoi !

Elle ne m'a pas retourné ma question. Pourtant, l'occasion s'y prêtait. Je me disais — peut-être à cause du ton rauque de la voix qui me filait intérieurement ces mots inconnus —, je me disais que peut-être elle, saurait y entendre quelque chose, que cela évoquerait chez elle une image, une idée qui pût me guider. Seulement elle ne m'a pas retourné ma question.

Aussi, ces autres phénomènes qui ont suivi la venue des voix, je les ai gardés pour moi. Et s'ils se sont produits, ce n'est certes pas parce que le sens de l'observation me fait défaut. Ainsi, de ma dîneuse, j'aurais pu décrire le moindre détail: ses yeux verts, incisifs, ses sourcils lourds et inégaux, un nez retroussé à la limite de l'élégance, des lèvres sans caractère, j'aurais pu trouver des mots d'une précision telle qu'un inconnu l'aurait repérée sur une place publique. Tout comme les mots ne m'auraient pas fait défaut pour désigner avec parcimonie le visage de la femme sur la toile. Seulement voilà précisément quel était devenu mon problème. La voix qui me prenait en face de la toile, *i iéqué desderado mazìn taïno péquiné*, son débit s'était même accéléré, elle me pressait intérieurement comme si se profilait une urgence, *i iéqué desderado mazìn taïno péquiné*. Mes propres mots pour décrire la toile se faisaient de plus en plus aigus, médicaux. Mais ce que fixaient mes yeux me trahissait. Tout d'abord, je n'ai plus aperçu qu'un seul sourcil. Puis le nez s'est progressivement estompé et, avec les jours, les yeux sont disparus tout à fait. Plus je perdais du visage, plus la voix intérieure, ce timbre rauque, insistait. J'étais troublé et, comme quelqu'un

cherche à se faire du mal, mon impatience allait grandissant, que vienne l'heure du déjeuner. Je m'empressais jusqu'au musée, j'arrivais haletant devant le portrait. Chaque jour, le désastre s'installait avec un sans-gêne croissant.

Aussi un midi, et bien que cela trahît une sorte d'entente tacite entre la dîneuse et moi, je lui demandai de me suivre, je la conduisis devant le portrait. Un peu étonnée quand je lui posai cette question au sujet des voix, elle me répondit qu'aucune voix intérieure ne lui venait en présence de ce tableau. Pas davantage de musique, pas le plus petit indice acoustique. Par contre, quand je la priai de me décrire la femme du tableau, elle se montra d'une précision renversante. Ses mots disaient qu'elle voyait tout de ce visage, les sourcils un peu insistants, le front haut, la raie des cheveux sur la gauche, le nez fin, les yeux verts, distraits, ailleurs, les lèvres la bouche le menton, elle parvenait à saisir la moindre nuance picturale. J'ai dû alors m'effondrer sous ses yeux d'une façon si évidente, si entière, qu'elle s'est arrêtée de parler au milieu d'une phrase et, sans rien ajouter, elle est partie, me laissant seul devant le tableau qui m'avait presque tout enlevé de son visage, si ce n'est les cheveux dans un désordre calculé et le cou un peu long sur l'ouverture du décolleté. J'avais perdu le visage de la toile, j'étais le seul dans ce cas, isolé, pris par ce *i iéqué desderado mazìn taïno péquiné*, par cette urgence.

Mon étrangère du dîner ne m'a pas une seule fois reparlé de ce midi-là. Rien, dans son propos, n'a jamais laissé filtrer le moindre reproche, la plus petite réprobation. Seulement, j'ai fini par admettre que quelque chose s'était brisé entre nous. Je la trouvais distante; son regard, plutôt que de me cadrer, allait n'importe où, se posait sur n'importe quoi, bien qu'elle s'assît invariablement à la même table que moi. Elle parlait moins également, ce qui m'arrangeait étant donné que, lorsque je m'asseyais, c'était chaque fois après avoir observé le portrait, troublé parce que ces jours-là, j'avais perdu un peu plus encore, la chevelure au complet et le haut du cou.

Je ne me souviens pas du jour où, pour la dernière fois, j'ai mangé avec cette femme. On me dirait que c'était un jeudi, je ne saurais que répondre, je le croirais. Je ne me rappelle plus ce que nous nous sommes dit. Je n'avais pas décidé de ne plus la revoir.

Simplement, le lendemain, je me suis d'abord rendu devant le portrait. Et pour la première fois, je n'ai entendu aucune voix, intérieure ou autre; aucun ton ne s'est fait pressant, aucune urgence. Et le visage de la toile avait retrouvé ses traits, tous ses traits, aucun détail ne faisait défaut. C'est alors que j'ai compris que le regard du portrait, contrairement à ce que j'avais cru jusque-là, ne portait pas n'importe où. Il était précis dans son alignement hors cadre. Il regardait dans la direction du couloir, vers son extrémité ouest, là où, derrière un mur vitré, se trouvait la cafeteria, notre table.

La décision que j'ai prise à ce moment, quelqu'un d'autre à l'intérieur de moi l'a prise à ma place. Il me fallait sortir, quitter le musée, ne plus y revenir. Et pas question de faire un détour par la cafeteria. Je savais que je n'avais pas la trempe nécessaire pour faire face au désastre qu'inévitablement, je trouverais à notre table. ***XYZ***

XYZ

André Carpentier

DE MA BLESSURE ATTEINT, ET AUTRES DÉTRESSES

XYZ
L'Ère nouvelle

162 p., 16,95 $

collection « L'Ère nouvelle »

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle

André Carpentier

De ma blessure atteint, et autres détresses

« Un maître de la nouvelle. »
Lucie Côté, *La Presse*